

JEAN
D'AGRAIVES



Les Ailes de l'Aigle

L'aviateur de Bonaparte
(livre III)



U COLLECTION
CHRONIE
l'utopie devient l'histoire

chez **PRNG** EDITIONS
P.R.N.G. EDITIONS

Même auteur, même éditeur :



Tous droits de traduction de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous les pays.

Conception, mise en page et maquette : © Éric Chaplain

Pour la présente édition : © PRNG ÉDITIONS — 2009/2017/2020

PRNG Éditions (Librairie des Régionalismes) :

48B, rue de Gâte-Grenier — 17160 CRESSÉ

ISBN 978.2.36634.099.0

Malgré le soin apporté à la correction de nos ouvrages, il peut arriver que nous laissons passer coquilles ou fautes — l'informatique, outil merveilleux, a parfois des ruses diaboliques... N'hésitez pas à nous en faire part: cela nous permettra d'améliorer les textes publiés lors de prochaines rééditions.

JEAN D'AGRAIVES

LES AILES DE L'AIGLE

L'AVIATEUR DE BONAPARTE

(LIVRE III)





Le Traquenard

CHAPITRE I^{er} : TOURS DE COQUINS

Le « Commissaire Saliceti » s'était redressé d'un grand air de dignité atteinte. Il serrait les mâchoires et fermait les yeux, comme un homme qui contient avec peine l'expression de son indignation, par respect pour son interlocutrice.

« On dirait que vous ne me comprenez pas, mon cher signor ? dit en souriant la signora Sigismondo Ruga, femme de l'avocat célèbre, la plus grande beauté de Milan, celle que l'on comparait à Diane.

— Je ne vous comprends que trop, Madame, répondit le Pique-Maître d'une voix troublée. Je ne vous comprends que trop bien !.. Croyez-vous donc qu'on m'achète ? »

La jeune femme se défendit vivement d'une supposition aussi déplacée, bien que, depuis quelque temps, le nom du commissaire des Guerres fût devenu, dans toute la Lombardie, le synonyme d'exaction et de spoliation :

« Mais non ! Mais non ! Oh ! que vous êtes donc chatouilleux !

— Vous me proposez de payer mon action administrative pour la diriger dans le sens qui vous convient ! Et vous voudriez que je ne m'indignasse pas ?

— Quelle idée ! Je veux seulement dire qu'un homme intelligent comme vous serait bien sot de sacrifier ses intérêts, alors qu'ils se confondent avec ceux de son pays et de l'équité. Voilà tout. On sait bien que vous n'êtes pas un imbécile. Il s'en faut de beaucoup. »

Le faux Saliceti ne répondit rien, pour ne point gêner l'avantageuse négociation, sans, néanmoins, se compromettre par trop. Et la signora Sigismondo Ruga de poursuivre, en affectant un air évaporé.

« Qu'est-ce que je dis donc de si énorme ? Tout simplement que vous auriez tout avantage à vous entremettre auprès du général Bonaparte pour

que les conditions faites à Son Excellence le commandeur d'Este, envoyé du duc de Modène, ne fussent point trop dures. Vous éviteriez ainsi de soulever le mécontentement italien, chose importante pour la sécurité de votre armée... et le duc, de son côté, pacifique avant tout, saurait s'en montrer reconnaissant...

— Allons donc ! fit brutalement d'Erlande, mettant bas toute pudeur, Hercule III est avare comme un chien ! Il va chercher à me « rouler » et moi, bon garçon, je vais me laisser faire !.. »

Ils causaient ainsi dans le petit temple de Kong-fou-tseu, en haut du vieil escalier de pierre, aux marchés envahies par les herbes, la mousse et les pariétaires, perdues à moitié sous les buissons, les rosiers sauvages, les aloès, les yuccas, les cactus. Elles montaient, enfermées entre les cyprès, les oliviers, les pins, les chênes-lièges, qui formaient autour d'elles comme une forêt envahissante, aux mystères délicatement éclairés par le double cordon zigzaguant et disposé sans symétrie des lanternes chinoises de couleur.

Depuis Milan, où il s'était abaissé jusqu'à figurer à cheval dans le cortège du général républicain, le plénipotentiaire du duc de Modène ne cessait d'assiéger Bonaparte au sujet d'un armistice sollicité par son souverain. Mais le général en chef ne se laissait pas plus aisément manœuvrer en diplomatie que sur les champs de bataille. Amusé par la platitude de ce duc qui craignait avant tout pour sa fortune personnelle, il se plaisait à lui tenir la dragée haute.

À la faveur de ses étroites relations d'amitié avec les Ruga, le commandeur d'Este avait donc obtenu de la femme du grand avocat milanais qu'elle donnât cette fête de nuit dans sa féerique propriété de Goito, à quelque trois lieues de Mantoue l'assiégée, et qu'elle y invitât Bonaparte. Au cours des conversations mondaines, on espérait avoir l'occasion de peser sur la décision du général en chef, décision qui se faisait attendre — si bien que le duc Hercule III, fort inquiet, avait pris le parti de se réfugier à Venise avec ses millions, ceux-ci lui étant certainement encore plus chers que l'intégrité de son peuple et la sécurité de ses États.

Le prétendu Saliceti ne s'était nullement fait prier pour accepter l'invitation de la riche et élégante Milanaise. Ne lui procurait-elle pas ainsi d'elle-même l'occasion cherchée depuis un bon moment de la dépouiller ? Et, ce soir-là, justement, elle n'avait pas manqué de se parer comme une châsse, tandis que, dans l'espoir de l'éclipser, autant que possible, ses belles amies se couvraient de bijoux.

Le bandit-gentilhomme entendait faire de toutes ces pierres précieuses plusieurs coups lucratifs..., d'autant plus que ce serait bien le diable s'il n'arrivait point, d'autre part, à tirer quelques plumes au Commandeur d'Este, pour prix de son entremise auprès de Bonaparte...

Les jardins des Ruga étaient célèbres. Dessinés avec un art exquis, admirablement entretenus, abondants en surprises adorables, ils présentaient une quantité de points de vue et d'aspects différents, inattendus, qui ravissaient

les gens délicats. Comme la maison était très vaste et son hospitalité très large, la fête avait attiré toutes les hautes personnalités du Milanais et nombre d'illustrations italiennes. En passant dans les allées, sous les cyprès, entre les colonnes fleuries de la pergola qui se prolongeaient au miroir d'eau, les femmes exhibaient à leurs bras, à leurs mains, à leurs épaules, à leurs cous, à leurs oreilles roses, la presque totalité de ces bijoux dont les nobles familles de la péninsule se montraient si orgueilleuses.

« Allons, fit coquettement Mine Ruga, je vois bien que vous reconnaissez maintenant la pureté de mes intentions, signor commissaire. Permettez-moi donc de vous présenter le commandeur d'Este, avec lequel vous allez pouvoir vous entretenir en toute sécurité. C'est un homme délicieux et tout à fait accommodant. Vous verrez... Voulez-vous m'attendre ici pour un instant? »

D'Erlande s'inclina de toute sa grâce, et la signora sortit. Par un hasard vraiment extraordinaire, elle rencontra au bout de quatre pas le plénipotentiaire du duc de Modène qui ne se fit nullement prier pour entrer en relations avec le commissaire des Guerres. La femme de l'avocat mit donc les deux hommes en présence et se retira discrètement pour s'occuper de ses invités, négligés depuis un trop long temps. On la vit descendre le bel escalier de rêve, en bas duquel sa silhouette balancée se perdit dans les jardins.

Les deux interlocuteurs étaient gens du monde expert à l'escrime parlée. Subtilement, le commandeur commença par tâter celui qu'il prenait tout d'abord pour un personnage assez vulgaire et inculte. Il exprima sa joie de faire la connaissance d'un « homme tellement illustre... »

Les idées qu'ils allaient échanger, il l'espérait bien, seraient fort utiles au bonheur du duché de Modène ainsi qu'à celui de la France... Mais d'Erlande le « ramena » rondement :

« Signor commandeur, chacun de nous sait fort bien à qui il a affaire et ce qu'il veut, et ce qu'il désire obtenir, et ce que l'autre ne veut pas donner, n'est-ce pas? Mûris par la pratique, nous sommes tous deux au-dessus des petits scrupules et des petits préjugés. Nous pouvons donc parler à cœur ouvert. Faisons-nous grâce des préambules et des habiletés mesquines.

« Il ne s'agit pas de jouer au plus fin. Cartes sur table, si vous le voulez bien! Vous désirez être appuyé auprès de Bonaparte?.. Oui! Bon. Eh bien, moi, j'entends n'appuyer personne sans une bonne raison qui m'excuse à mes yeux. Vous comprenez? »

Comment le commandeur, estomaqué, n'eût-il pas compris une déclaration tellement cynique? Il inclina la tête sur l'épaule droite, leva les épaules et, comme on parlait français, fit d'abord en italien :

« *Si, si, capisco!* Vous allez droit au but, signor Saliceti. On ne saurait le nier.

— Oui, j'aime à parler clairement et qu'on me réponde de même... Alors?..

— En un mot, vous désirez une somme pour... désintéresser l'armée française?

— Précisément, à condition que cette somme soit discrètement versée entre mes mains, de façon que je puisse le répartir comme il convient.

— Entendu... Et cette somme serait...

— Eh bien, mais... il me semble que quatre millions... »

Le commandeur sursauta :

« Quatre millions, signor ! Mais c'est une fortune toute faite !

— Qui vous dit le contraire ? Ce que vous demandez et échange ne vaut-il pas une fortune ?.. Au surplus, je n'en garderais que la moitié, deux millions ; les deux autres dédommageraient le général. »

Tout en écoutant son impudent interlocuteur, le commandeur d'Este se demandait s'il obtiendrait jamais un tel sacrifice de son Harpagon de maître et si celui-ci ne préférerait pas renoncer à sa souveraineté que de s'arracher ainsi l'or du coeur.

D'Erlande poursuivait cependant :

« J'affirme que, pour quatre millions, ainsi partagés, vous obtiendrez, grâce à mon savoir-faire, la bienveillance du général en chef et de véritables conditions de complaisance pour votre duc. Je me charge de convaincre le Directoire que l'énorme fortune attribuée à S. A. Hercule III n'est rien qu'une légende et qu'il ne peut verser que fort peu.

« De son côté, le général fermera les yeux. Il a besoin d'argent, vous comprenez ».

Il faut reconnaître qu'en disant cela d'Erlande était sincère. Il n'imaginait même pas que Bonaparte ni, d'ailleurs, personne au monde, pût résister à l'appât d'une pareille somme. Pour deux millions, lui, il aurait égorgé toute une ville. Alors, ce petit Corse besogneux...

Au nom du duc de Modène, après s'être un peu fait tirer l'oreille, le commandeur consentit enfin, et le faux Saliceti s'en alla rechercher Bonaparte, lequel devait, à cette heure, être arrivé.

Il le trouva au milieu des parterres du jardin à la florentine, entouré d'une cour de femmes délicieusement parées qui l'assassinaient de compliments.

« Pardon, Mesdames, s'écria celui que tout le monde prenait pour le commissaire des Guerres, mais je me vois obligé de vous enlever le général. Les intérêts de l'armée doivent passer avant tout, même avant les grâces. »

On protesta d'une voix unanime, mais Bonaparte n'était pas homme à dérober ne fût-ce qu'un instant aux affaires sérieuses. Il se laissa volontiers entraîner jusqu'à un banc de pierre sous la pergola et, en ce lieu pour l'instant solitaire, le tentateur entreprit son œuvre dissolvante.

Il pensait avoir un très fort atout dans son jeu : la tendresse du général pour sa femme et la passion du luxe qui dévorait Joséphine, passion que la pauvreté du Corse ne permettait guère à celui-ci de satisfaire. Là se trouvait le défaut de la cuirasse, à ce que pensait du moins, le Pique-Maître.

Ils ne furent pas plus tôt assis que d'Erlande commençait :

« Ce que j'ai à te dire, général, est fort important. Promets-moi de m'écouter

jusqu'au bout. C'est pour ton bien que je vais parler et ma grande amitié seule me guide...

— Que de préambules! s'écria Bonaparte. Ne peux-tu aller au but tout de suite?

— Oui, mais j'ai besoin de m'expliquer... J'ai souvent remarqué à quel point te préoccupe la pauvre situation de fortune que tu as apportée à ton épouse.

« Pense que cette beauté, cette spirituelle femme du monde n'a pas plus de luxe qu'une simple bourgeoise. Tu en souffres, mais elle en souffre encore plus que toi... »

Bonaparte frappa du pied avec impatience :

« Mais que diable vient faire ma femme dans notre conversation d'affaires? Est-ce donc cela que tu appelles les intérêts de l'armée? »

— Ce sont les intérêts directs de l'armée, car, ainsi que tu le verras, il s'agit du repos de ton esprit. Il s'agit d'empêcher que des préoccupations terre à terre, mesquines, viennent gêner tes conceptions d'homme de guerre. Il s'agit de te rendre la paix morale. Ainsi toute ta grande pensée sera au service de la patrie. »

Bonaparte, curieusement, se demandait où cet homme en voulait venir. Qu'on lui avait donc changé le Saliceti qu'il avait connu jadis, et quelle rage de perpétuelle diplomatie s'était emparée de cet homme naguère encore assez franc! L'autre continuait, imperturbable :

« Est-il décent que l'épouse du général en chef de l'Armée d'Italie soit vue en aussi modeste équipage? Or, voici que l'occasion se présente de lui assurer tout le bien-être qu'exigent impérieusement sa nature, son éducation, ses habitudes antérieures. À elle, si tu le veux, les toilettes ravissantes, les manteaux somptueux, les dentelles, les bijoux!

« D'autre part, le duc de Modène s'est laissé entraîner à prendre une attitude hostile à l'armée française. Il faut se dire, pour son excuse, qu'il ne pouvait guère faire autrement, dans sa situation... Il est allé ainsi bien plus loin qu'il n'aurait voulu... À présent, il regrette sincèrement... »

Bonaparte interrompit encore :

« Qu'il regrette sincèrement, je n'en doute pas... Mais qu'est-ce que ce conte à dormir debout que tu me fais là? Ça n'a ni queue, ni tête. Dis ce que tu as à dire ou je m'en vais! je n'ai pas le temps d'écouter je ne sais quels ragots de portière.

— Eh bien, fit d'Erlande, prenant le taureau par les cornes, Hercule III est prêt à verser une somme de deux millions pour obtenir des conditions d'armistice qui ne soient pas trop dures. Sans doute n'avais-tu pas l'intention d'étrangler ce petit prince... Alors, ce n'est pas cela qui changera rien aux clauses que tu comptais stipuler. Prends les millions qui te seraient d'un si grand secours et puis, après, fais ce que tu veux. Tu as la force pour toi. Il te sera toujours facile de dire que tu as beaucoup adouci tes exigences...

« Personne, ni l'armée, ni la France n'en souffrira en rien, et ce sera enfin,

pour ta chère épouse, une situation digne d'elle. Il lui deviendra moins ennuyeux de t'attendre, du moment qu'elle pourra tenir le rang qui lui convient. Bien des souffrances d'amour-propre lui seront ainsi épargnées, ainsi qu'à toi-même... »

Peut-être Bonaparte eut-il pour quelques secondes l'esprit troublé. Ah! pouvoir enfin mettre un terme à ce régime de privations, si amer pour une femme vivant au milieu de celles qui avaient de tout à foison!..

Mais l'intégrité du soldat prit aussitôt le dessus, son intégrité certes, et sans doute aussi l'intérêt de ses ambitions. Au surplus, il n'était pas homme d'argent et jamais soupçon de vénalité ne le put effleurer. Il se leva brusquement, plus pâle encore qu'à son habitude :

« Moi! s'écria-t-il, l'œil en feu, moi, me mettre à la discrétion de ce vieil avare pour deux millions!.. Tu es donc fou, Saliceti, ou bien me connais-tu si



Moi! s'écria-t-il l'œil en feu, moi, me mettre à la discrétion de ce vieil avare pour deux millions...

mal ? Alors, j'aurais été intraitable envers le duc de Parme et je ménagerais ce déchet d'une dynastie dégénérée ? Je ne suis ici que pour défendre la France et mon armée. »

D'Erlande ne pouvait croire au désintéressement de personne. Il s'imagina que son interlocuteur jouait un rôle pour ne pas avoir l'air de se rendre tout de suite. Il ne se fit donc pas faute d'insister, persuadé que c'était là ce que Bonaparte attendait de lui :

« Comprends mieux ton intérêt. À quoi bon occuper une situation comme la tienne, si ce n'est pas pour en tirer profit ? Ne sois pas si naïf. Te crois-tu donc entouré de dragons de vertu ?.. »

Bonaparte éclata, cette fois, indigné. Décidément, ce Saliceti n'était plus rien qu'un corrompu. Un pareil cynisme soulevait le vainqueur de Montenotte et de Lodi.

« Des dragons de vertu ? Ah ! certes non. Et toi-même, mon compatriote, qu'es-tu devenu ? Tiens, je ne veux plus rien avoir de commun avec un homme irrémédiablement empoisonné comme toi ».

Frappant du pied, les sourcils froncés, la bouche amère, il allait et venait entre les colonnes de la pergola, devant le banc de pierre sur lequel, tout surpris de cette violence, d'Erlande restait assis, bouche bée :

« Oui, je le sais : il y en a beaucoup qui ne se gênent pas. Je sais que, parmi vous, il en est dont tout l'évangile se résume en cette petite phrase : Il faut faire sa fortune en six mois !.. Quelle infamie ! Oui, à Milan, tu as fait main basse sur tout ce que tu as pu trouver d'argent, sur toutes les caisses publiques, sur celle même de l'hôpital, des fondations charitables, des congrégations religieuses...

« Qu'as-tu ? La tête te tourne-t-elle ? En souvenir de notre ancienne amitié, j'ai fermé les yeux sur tes pillages. Je sais que sont passées dans tes poches les dépouilles du Mont-de-Piété. D'autres spoliateurs ont suivi ton exemple. Les grandes familles italiennes, qui entreposaient là leurs vaisselles d'or et d'argent, leurs bijoux, leurs pierres précieuses en réserve pour les dots de leurs filles, crient qu'elles ont été volées... et c'est le mot !

— Tu exagères, tenta d'objecter le bandit-gentilhomme. J'ai restitué le plus grand nombre des gages.

— Oui, ceux qui représentaient moins de cent francs. Ainsi tu fermais les bouches criardes des petites gens ; tu t'assurais de ne pas avoir la masse contre toi... Je suis honteux de ces exactions... Je ne veux plus entendre parler de toi, entends-tu ? Sinon je n'hésite pas à te dénoncer au Directoire, à me plaindre formellement et à te faire destituer.

« Car, non content de ces vilénies, non content d'exposer ma gloire aux souillures de ton avidité, tu ne cesses de me contrarier... en tout. N'est-ce pas toi qui, contre ma volonté, as obtenu que Dussier serait jugé à Paris, qu'on l'y conduirait pour l'instruction de son procès ? Tu savais bien que j'entendais le juger moi-même... et sommairement.

« Tout cela ne te suffit pas et tu prétends m'entraîner dans ta boue !

Veux-tu donc qu'il soit dit que Bonaparte s'est vendu pour deux millions ? Assez ! Pas un mot de plus, tu m'écœures !.. »

Sur quoi, laissant là le Pique-Maître stupéfait, il s'éloignait à grands pas, fendait assez brusquement la foule des invités et finissait par découvrir dans un salon le commandeur d'Este. Il marchait droit au plénipotentiaire et, sans préambule, l'interpellait de toute sa rudesse :

« Ainsi, Monsieur, vous vous êtes figuré que, par des manœuvres souteraines, on pouvait obtenir de moi une lâche et malhonnête complaisance. Je ne sais si, dans le duché de Modène, cette politique-là est ordinairement en usage, mais sachez bien qu'elle n'est pas la mienne.

« Votre souverain, ce vieillard pusillanime qui n'a su que fuir ses États pour mettre en sûreté — à ce qu'il croit — ses quelque cinquante millions, est prêt à en sacrifier des miettes. Il se figure ainsi atténuer les effets de notre légitime colère ?

« Qu'il tremble, ce tyranneau qui ne gouverne, en pressurant les pauvres, qu'au profit des riches, qui ne tend aux petits qu'une main fermée, un poing, pour étendre sur les grands ses flatteries. Qu'il tremble ! La République aime le peuple, elle aime tous les peuples, et ses exploits ne tendent qu'à les émanciper de la tutelle qui les ruine.

« Les affameurs qui voudront continuer ces pratiques détestables, nous les briserons ; qu'ils le sachent bien.

— Mais, général, balbutia le commandeur, tout interdit de ce ton de maître, vous formulez là des accusations... »

Bonaparte l'interrompit net :

« Je parle, Monsieur ; je ne discute point. L'heure des discussions est passée... Junot ! »

Le brillant officier tout couvert de dorures qu'il appelait ainsi au passage s'avança en saluant militairement :

« Écris, reprit le général ; je vais te dicter mes conditions au duc de Modène :

L'armistice sera accordé sur la promesse formelle d'entrer immédiatement en négociations avec le Directoire en vue de la paix définitive. Mais le duc de Modène s'engagera à verser à la France sept millions cinq cent mille livres, dont deux millions sur-le-champ et deux millions au bout de quinze jours. Le reste, soit trois millions cinq cent mille livres, dans le délai d'un mois.

Il nous devra vingt tableaux de maître, du Guide, du Guerchin, des Carrache, de Caravage. Il nous fournira en outre, jusqu'à concurrence de deux millions cinq cent mille livres, tout ce dont l'armée aura besoin, soit en denrées, soit en vivres, soit en munitions de guerre.

« Voilà. Donne ton papier au commandeur, Junot. Vous avez, Monsieur, un quart d'heure pour accepter, puisque vous êtes plénipotentiaire. Junot a une fort belle écriture. Vous n'aurez point de peine à lire. »

Le commandeur était très pâle :

« Quelle dureté, général ! dit-il. Souvenez-vous que vous êtes des nôtres. C'est votre propre sang que vous pressurez. »

Cette allusion à son origine italienne ne plut guère à Bonaparte :

« Je suis Français, Monsieur, répliqua-t-il sèchement, C'est tout ce dont je me souviens. Hâtez-vous : le quart d'heure s'écoule... »

Sans attendre davantage, le commandeur se résigna :

« C'est bien, général, dit-il, au nom de mon maître Monseigneur le duc de Modène, je consens à toutes vos exigences, si dures qu'elles soient. Le duché n'est pas en état de faire la guerre, ni conséquemment de résister.

— Et, dit le Corse, je veillerai à ce que les conditions soient exécutées à la lettre. »

Le commandeur se retira, fort mécontent de son duc, de soi-même et de celui qu'il prenait pour Saliceti. Celui-ci s'était, par fanfaronnade, attribué une influence qu'il n'avait point.

Bonaparte, lui, n'était qu'à peine remis de la froide colère où l'avait jeté son entretien avec d'Erlande. Il regardait le commandeur s'éloigner quand un officier d'ordonnance accourut et lui parla à l'oreille. L'attention générale, qui ne le quittait guère, n'en fut que plus tendue. Aux gestes brusques de l'officier, à son air d'excitation, à la sévérité qui, tout aussitôt, avait envahi le visage du général en chef, on comprenait qu'il s'agissait d'une nouvelle de très haute importance.

Et, en effet, on venait lui apprendre que, d'après les rapports de nos batteurs d'estrade, les colonnes de Wurmser s'apprêtaient à descendre au secours de Mantoue, entre la Chiese et le lac de Garde, et qu'elles s'avançaient à marches forcées.

Napoléon pria Junot d'aller, par toute la fête, à la recherche des membres de son État-Major pour le moment fort occupés de danser ou de deviser avec les belles dames.

En peu d'instants, toute son escorte chamarrée l'eut rejoint. De nouveau, il envoya Junot l'excuser auprès de la signora Ruga de s'en aller sans prendre congé d'elle, mais les devoirs impérieux du métier militaire l'appelaient.

Il salua avec cette grâce un peu sèche qu'il avait en ces occasions graves et se retira, sans hâte, mais sans perdre de temps.

Cette nuit d'août était clémente et toute chargée du parfum des fleurs. L'homme de guerre quittait la douce fête et les bosquets illuminés du beau jardin italien pour se replonger dans la fumée des batailles et leur tumulte sanglant.

* * *

« Madonna ! s'écriait, un instant plus tard, la signora Sigismondo Ruga, le général et tous ces messieurs sont donc partis ! Voilà ma fête découronnée. Et que vont devenir ces dames, privées de leurs charmants sigisbées républicains ? Que vais-je faire de mes invités ? »

Et, précipitamment, elle ordonnait aux musiciens de jouer danses sur

danses. Mais l'intérêt languissait. Toutes les pensées suivait le vainqueur de Lodi dont la brusque retraite annonçait des événements d'importance. Que n'aurait-on donné pour connaître la nouvelle apportée par l'aide de camp ! Une bataille décisive était-elle donc imminente ?

La maîtresse de la maison comprit que le moment était venu de recourir à ce qu'elle considérait comme le « clou » de la soirée. Elle alla de groupe en groupe :

« Mesdames et messieurs, annonçait-elle, sachez que nous allons avoir la Broffa, grâce à l'obligeance du commissaire Saliceti qui lui a donné les sauf-conduits nécessaires. La célèbre sorcière vénitienne dira la bonne aventure. Les facultés divinatrices de cette pythonisse sont extraordinaires ainsi que vous le savez.

« Mais, pour que nous tirions de sa science tout l'agrément que nous en pouvons attendre, il faut que chacune des femmes ici présentes — les hommes sont moins intéressants — se soumette à l'examen de la Broffa. C'est la condition qu'a imposée d'elle-même la prophétesse.

« Autrement, la moitié, les trois quarts d'entre nous se déroberaient. Si curieuses que vous soyez de l'avenir, vous craindriez de livrer avec votre paume vos secrets à cette lectrice qu'on ne trompe point. Et notre amusement serait gâté, car nous comptons fort sur les figures pensives, ravies ou effrayées qu'on pourra étudier après la consultation.

« Par conséquent, l'on devra obligatoirement passer par l'autre de la sorcière pour gagner la salle du souper. Or, je pense que vous avez faim et que vous ne voudrez pas me laisser pour compte les victuailles et les friandises que j'ai fait préparer à votre intention ! »

Cette fois, Bonaparte était momentanément oublié. Ce fut dans toute la fête une grande effervescence. Beaucoup d'invitées blâmaient à voix basse l'indiscrétion de la signora Ruga, mais il fallait en prendre son parti et se soumettre, si l'on ne voulait se voir accusée de gâter le plaisir de la compagnie. Bah ! on se rattraperait sur les autres et l'on ne s'en amuserait que mieux !

Tous les invités quittèrent donc les jardins égayés de balustrades et de bassins, aux parterres fleuris qu'accentuaient les flammes sombres et contrastantes des cyprès. On regagna la maison de marbre pour se rassembler dans les grands salons précédant la salle à manger.

Le dernier de ces salons constituait l'autre de la sibylle.

Une sorte de tente recouverte d'un dais et fermée au fond par une tapisserie à personnages lui faisait une antichambre.

Là veillait un nègre colossal et hideux, costumé en féticheur africain et qui gardait l'entrée du cabinet de consultation. Il chantait des choses informes et grattait on ne savait quelle guitare primitive, en montrant une denture de gorille.

« Allons, Mesdames, s'écria la signora Ruga, un peu de courage ! Va-t-on dire que les femmes italiennes tremblent devant l'avenir ? Qui s'avance pour

donner l'exemple aux autres?.. Personne? Fi, les peureuses! Vous ne voulez donc pas souper? »

Mais ces dames hésitaient fort. Une sorte de crainte superstitieuse les retenait. Et puis, ce vestibule presque sombre, ce nègre à l'air féroce leur causaient une impression pénible. Elles estimaient entre elles que, pour amuser ses invités, M^{me} Sigismondo Ruga avait été cette fois assez mal inspirée.

« C'est très joli de faire frissonner les gens, mais il semble que ce soit plutôt la *mauvaise* aventure qui nous attende auprès de cette Broffa.

— Ce noir est vraiment épouvantable! »

Et puis, quelle nécessité de consulter cette sorcière. Si l'avenir doit être riant, la surprise n'en sera que plus agréable... et, s'il doit être inclément, quel besoin de le connaître et d'empoisonner les bons jours qui nous restent à vivre? Quelle imprudence d'éveiller le destin!

— Sans compter que cette vieille fée va peut-être nous inquiéter pour rien. L'avenir n'est pas encore. Alors, qui donc pourrait le connaître?..

— C'est justement pourquoi, proclamait M^{me} Ruga survenue à l'improviste, il faut considérer cela comme un jeu et n'y pas attacher d'autre importance. Je vous prenais pour des esprits plus forts!

Les hommes s'amusaient beaucoup de la peur des femmes. Il leur était loisible de jouer à la force morale et de prendre un air dégagé, puisque M^{me} Ruga et la Broffa avaient eu le bon goût de leur épargner la formalité troublante. Tranquilles pour leur compte et nullement fâchés de laisser leur destinée perdue dans les nuées du futur, ils riaient, plaisantaient, faisaient des mots et raillaient sincèrement la puissanimité du beau sexe.

M^{me} Ruga admonesta les poltronnes sur un ton de sévérité comique.

« Voyez donc, Mesdames, dit-elle, le tort que vous faites à notre sexe dans l'opinion de ces messieurs, de ces intrépides messieurs! Puisque nulle de vous n'ose ouvrir la marche, je me trouve donc contrainte de le faire et de passer la première pour vous montrer le chemin.

« Regardez-moi : c'est sans un frémissement que je me livre au sphinx. Ne vous effrayez pas trop : vous me retrouverez dans la salle à manger!

« Il est bien entendu que, lorsque la consultation sera terminée pour moi, le nègre vous en préviendra. Je ne doute pas qu'alors vous vous décidiez à suivre mon exemple, à l'imiter, devrais-je dire, mon héroïsme. »

Elle entra sous le dais, sourit à l'Africain qui soulevait la tenture et le suivit dans l'ombre.

Elle put constater que nombre de dispositions avaient été modifiées parmi celles qu'elle avait adoptées elle-même en faisant installer le réduit. Au lieu de l'unique tapisserie qu'elle y avait placée afin d'intercepter les conversations fatidiques, il lui fallut relever toute une série de portières pour atteindre le sanctuaire où la sibylle attendait au milieu d'un étrange et impressionnant appareil.

Elle était assise sur un trône, masquée et la tête nimbée de sa tignasse-auréole de cheveux gris. À la lueur d'une petite lampe suspendue au plafond,

la Broffa fixa sur la nouvelle venue un regard étincelant. Lentement, elle mit son doigt sur sa bouche, comme pour commander le silence et désigna à ses pieds un tabouret avec un geste qui signifiait :

« Asseyez-vous et attendez... »

À présent, la belle signora Ruga ne se sentait pas moins émue que ses amies dont elle s'était tant moquée. Elle commençait à regretter cette plaisanterie qu'elle avait crue piquante et qui lui apparaissait désormais assez désagréable. Mais il faut bien subir la loi qu'on a faite !

Elle s'assit donc à la gauche de la pythonisse, non sans remarquer chez celle-ci un menton, des joues, un cou beaucoup plus jeunes que ne lui en accordaient généralement les portraits qu'on faisait de cette devineresse. Mais, après tout, rien d'étonnant qu'une sorcière, experte à l'usage des philtres, sache mieux qu'une autre, femme conserver sa jeunesse.

À la droite de la Broffa se dressait un grand vase contenant plus d'une centaine de roses rouges. Elle en prit une et la tendit à Mme Ruga en disant d'une voix qui ne manquait pas de suavité :

« Respirez, signora, le parfum de cette fleur. Il doit vous préparer à l'approche de l'Esprit. Formulez, cependant, en vous-même, le souhait que vous préféreriez voir exaucer entre tous vos souhaits. L'âme de la rose, me le dira. Je consulterai à mon tour mes génies familiers. Ils ne cessent de me hanter. En ce moment même, je les vois se presser autour moi pour m'apprendre ce qu'il doit advenir de votre grâce aux temps à venir... »

Rassurée par cette parole chantante qui caressait, la jeune femme aspira longuement le parfum de la fleur prophétique... et il lui sembla que, tout à coup, elle perdait le sentiment de la réalité des choses.

Elle se laissa aller en arrière et serait tombée à terre si, sur un signe de la Broffa, le nègre ne se fût vivement avancé pour recevoir, dans ses bras nouveaux, la Milanaise évanouie. Il l'enleva comme une fillette et l'emporta derrière les tentures, dans la direction opposée au salon d'où elle était venue.

Là, d'autres bras s'offrirent qui reçurent à leur tour la femme inanimée.

La tenture retomba. Le nègre revint sur ses pas, traversa les successives murailles d'étoffe et reparut dans le salon pour faire un geste invitant la plus courageuse de ces dames à venir regarder dans le futur.

M^{me} Vincenzo Monti se leva, passa sous la portière et disparut... Chaque consultation ne durait guère plus de trois minutes, au bout desquelles on voyait reparaitre le nègre formidable. Le branle était donné, désormais, et le défilé se poursuivait, ininterrompu.

Plein de faconde, très en verve, malgré la scène pénible qu'il venait d'avoir avec Bonaparte, le « commissaire Saliceti » encourageait les hésitantes :

« Mesdames, songez au courage qui a rendu célèbres dans l'histoire vos ancêtres les matrones romaines. Montrez-vous les dignes descendantes de ces femmes au cœur ferme. Et quelle reconnaissance je vous en devrai personnellement !

« N'oubliez pas, Mesdames, que j'ai une faim de loup et que je voudrais bien



Il l'enleva comme une fillette et l'emporta en soulevant les tentures.

souper. Ayez pitié de moi et, ce que vous ne pourriez faire par curiosité du destin, faites-le par charité envers un pauvre gourmet à qui la maîtresse de la maison a annoncé des mets dignes de Lucullus!... Songez qu'on ne soupera

pas tant que la dernière de vous n'aura pas entendu l'oracle de la fameuse Bohémienne!.. Imaginez-vous mes souffrances et les prenez en pitié.»

Et tous les hommes présents, maris et sigisbées, de le soutenir d'un touchant accord. Ils n'avaient rien à redouter, eux... et ils avaient si grande envie de se mettre à table!..

Prises d'émulation, ces dames se bousculèrent presque pour passer plus vite. Les consultations devinrent de plus en plus rapides, et le moment fut où le salon ne contient plus que des hommes qui bâillaient de tout leur appétit surexcité...

Dix minutes s'écoulèrent encore et, alors, le signor Ruga annonça que le sexe laid et barbu avait toute licence de traverser l'ancre pour gagner la salle à manger. C'est seulement le sentiment des convenances qui empêcha ces messieurs de se ruer à l'assaut des victuailles qu'on leur avait promises si savoureuses.

Les premiers qui pénétrèrent sous le dais virent le sanctuaire vide. Et puis l'un d'eux, plus prompt que les autres, trouva dans la salle à manger éclairée à giorno par les grands lustres un spectacle qui lui arracha un cri de stupeur... de terreur aussi et de commisération.

Debout contre les murs, les domestiques, bâillonnés et ligotés, ouvraient des yeux pleins d'épouvante, cependant que pareillement liées et hors d'état d'appeler au secours, toutes les plus jolies femmes de la Lombardie, les plus riches aussi, attendaient, assises sur les sièges autour de la table servie.

Après la première surprise, on se précipita pour rendre leur liberté aux prisonniers et aux prisonnières. Les bras délicats se marbraient de traits bleuâtres, mais on n'y voyait plus trace des bracelets merveilleux qui les avaient précédemment encerclés!

Les cous graciles avaient été traités assez rudement pour que des marques de doigts brutaux y fussent encore empreintes; mais des colliers et des pendentifs rien ne restait! Arrachées violemment, les bagues avaient froissé et écorché les doigts fuselés. Des oreilles de nacre saignaient encore de la violence qu'on leur avait faite pour les dépouiller de leurs pendants!..

Les auteurs du coup hardi n'avaient rien négligé qui fût de prix... Et ils s'y connaissaient, car une certaine M^{me} Serandino, qui, ayant dû engager ses bijoux pour manque de pécune, les avait remplacés par d'excellentes imitations, portait encore, elle — et à sa grande humiliation — toute sa parure complète!

Quant à la Broffa et au nègre, ils avaient naturellement disparu avec le reste de leurs complices. Il était fort regrettable que le citoyen Jourdain n'eût pas assisté à cette soirée, car il n'eût pas manqué de reconnaître sous le costume du féticheur africain l'hercule noir qui, à Venise, avait été sur le point de l'étrangler.

L'indignation du « commissaire Saliceti » ne connaissait plus de bornes. Il fulminait, criait que c'était une honte pour l'armée française qu'on pût brigander ainsi là où elle tenait le pays. Tolérerait-on plus longtemps l'audace

de ces bandes de misérables?.. Était-ce vraiment à l'aurore d'un siècle de lumière qu'il se passait de pareilles abominations?

« Ils seront poursuivis, et pris, et pendus! J'en engage ici ma parole! Toute la police de l'armée sera sur pied dès de main à l'aube! On verra si l'on se joue ainsi de notre autorité!.. »

Mais, en soi-même, d'Erlande se félicitait de l'habileté avec laquelle Camille s'était acquittée de la mission délicate à elle confiée. M^{me} Rusa avait eu raison de s'émerveiller en constatant à quel point la sorcière restait bien conservée sous son masque, malgré son âge, car c'était la resplendissante malfaitrice qui avait joué le rôle de la Broffa.



CHAPITRE II: LE DÉFILÉ

Par cet après-midi d'août, dans ce chemin creux serpentant dans l'Estérel à travers pins et lentisques, la chaleur était accablante. Les monticules sablonneux, les falaises de porphyre réfléchissaient les rayons solaires, sans qu'un souffle de brise en vînt tempérer l'ardeur. Et la petite colonne n'avancait que très péniblement sur le chemin défoncé.

Les soldats, un détachement de chasseurs, ahaïaient, suaient à grosses gouttes, pliant sous le poids du fournement. Ils efforçaient de trouver quelque position commode pour leur fusil, essayaient parfois de suspendre au bout de leurs baïonnettes le casque de cuir bouilli, à chenille, qui leur brûlait le crâne et puis, haussant les épaules, ils le remettaient sur leur tête congestionnée où les veines saillaient. Et, pour oublier leur souffrance, ils cherchaient à plaisanter à la française.

« Tu tires la langue comme un chien de rémouleur, Rabaud, disait un loustic à son voisin. Qu'est-ce que tu dirais d'un bon verre de vin frais ?

— Tais donc ton bec de pie borgne répondait l'autre, furieux. Si ça a du bon sens, de parler de ces choses-là dans les circonstances actuelles ! Ma langue ? C'est pas une langue, enfant de voleur ! C'est ni plus ni moins qu'un misérable copeau. Je vas m'en aller de la pépie, comme la poule blanche à ma mère-grand... Ah ! fichu métier qu'on nous fait faire là !

— Le fait est que, si j'avais su ce qu'on entendait fabriquer de nous autres, je ne me serais pas engagé sous les drapeaux de la République une et indivisible.

— Ça fait pitié ! On nous prend pour des gendarmes, des hirondelles de guillotine, ma parole ! Si, chaque fois qu'ils auront arrêté quelque traître dans le genre de ce Dussier-là, ou nous oblige à l'escorter pareillement, nous n'avons pas fini nos malheurs !

— Veux-tu que je te dise, mon Rabaud ? Eh bien, ce gibier de potence de Dussier, il est plus heureux que nous, qui servons notre patrie avec honneur et pour le bon motif. Lui, au moins, il se carre en cabriolet, qu'on dirait un ci-devant tyran, tandis que nous, des honnêtes gens, nous poussons les cailloux avec nos escarpins à l'évent, autant dire avec nos respectables doigts de pied. Je dis que c'est pas juste !

— T'as raison, toi, le malin-de-la-rue-de-la-plume. Je suis bien sûr que tu voudrais qu'on nous fourre tous dans le cabriolet et que ce soit cette canaille de Dussier qui soit chargé de nous escorter et de porter nos clarinettes !

— Rabaud, tu me prêtes des raisonnements dérisoires qu'un veau de cinq mois n'en serait pas capable... Et puis, tu sais bien que ça n'est pas ton Dussier qu'est l'important dans cette procession du carnaval, c'est le numéraire, là-bas, dans les caisses des fourgons, l'indemnité que le fameux duc de *Moderne* il nous a payée.

— Mais nous n'en sommes pas plus riches. Tout ça ne sert qu'à entretenir le tralala des citoyens Directeurs et des Cinq-Cents. Dire qu'on se donne tant de mal pour de l'argent qui nous passe devant le nez!.. »

Derrière l'avant-garde de chasseurs qui marchait en tête venait le cabriolet où, convenablement enchaîné, Dussier reprenait la route de Paris tandis que deux gendarmes chevauchaient aux portières. L'ancien secrétaire de Reubell avait toujours cet air à la fois simple et assuré qui le caractérisait.

Sans doute la chaleur l'incommodait-elle, car de grosses gouttes de sueur lui coulaient sur le visage. Il regardait tranquillement la nature sauvage de l'Estérel. On eût dit seulement qu'un sourire railleur se jouait sur ses lèvres. Il n'avait rien de l'homme en voyage vers la ville où il sera prochainement jugé et condamné à mort. Aux liens près, il semblait un voyageur débonnaire et quiet.

Puis venaient huit fourgons clos, portant les sept millions payés par le duc de Modène, tant en or qu'en argent, mais principalement en argent, et contenus dans de fortes caisses de bois dur bardées de fer et de cuivre. Un double cordon de chasseurs entourait encore les voitures et ne se faisaient pas faute de gloser des précautions à leur sens fort exagérées.

« En voilà un déplacement de forces pour garder ces palards qui n'ont pas envie de s'envoler!

— On est en France!

— Vrai, il me semble qu'on aurait bien pu nous laisser tranquilles au lieu de nous faire rôtir dans ce four de sable et de rochers!

— Qui veux-tu qui vienne prendre tout ce saint-frusquin, du moment que nous sommes assez jobards pour le laisser partir vers les caisses percées du Directoire exécutif et dépensier?

— Taisez-vous donc, les enfants! s'écria un sergent. Vous parlez comme des corneilles qui abattent des noix. Vous savez bien que ces crottés de Barbets infestent la campagne provençale et les régions circonvoisines. Ça serait-il la peine d'extirper du numéraire à ces ducs italiens pour que de mauvais sujets en fassent leurs choux gras? Nous ne sommes peut-être pas même en forces suffisantes, que je vous dis. Faut pas se moquer des Barbets. Ils ont la peau dure.

— Penses-tu, citoyen sergent, que des polichinelles pareils oseraient se frotter aux soldats de Lodi? Je crois que, si la fantaisie leur en prenait, nous leur tremperions une jolie gamelle!..

— Hé! hé! Qui sait? » faisait le sergent, sceptique.

Un autre cabriolet suivait les fourgons et, non sans quelque surprise, les soldats y voyaient une vieille dame en cheveux blancs, qui n'était autre que M^{me} de Trélern.

Pour qu'elle fût en sécurité, le chevalier avait voulu que sa mère rentrât à Paris et l'avait confiée au convoi que défendait une escorte respectable.

Cependant, malgré les soldats qui l'entouraient, la bonne dame n'était pas elle-même sans inquiétude.